

obscur des écoles philosophiques, il faut bien s'assurer que l'homme est réduit à ses seules forces pour découvrir et faire sa route à travers les ténèbres. Malheureusement, l'Éclectisme rationaliste a commencé par admettre comme acquise à la science une solution fautive de ce problème capital. De là son impuissance, de là ses égarements.

En effet, M. Cousin et ses principaux disciples n'ont pas seulement ignoré le rôle véritable et la situation respective, soit de la Religion, soit de la Philosophie; ils sont en outre tombés dans une erreur positive qui les a conduits directement à mêler les données surnaturelles de la Théologie catholique avec les systèmes philosophiques les plus irréligieux. Cette erreur, c'est que le Catholicisme est l'œuvre de la raison humaine, qui peut et doit même le transformer incessamment. Nous montrerons plus tard les résultats de ce préjugé déplorable et nous exposerons le Syncretisme auquel il a donné naissance.

## CHAPITRE V.

[Suite.] — Impuissance du Rationalisme éclectique. — Examen d'une troisième condition qu'il doit remplir.

\* La critique des opinions philosophiques est impossible; on peut donc exposer les opinions philosophiques; mais on ne saurait les apprécier. — *INCHOUY, Nouveaux Mélanges philosophiques, page 359.*

J'arrive à la troisième condition que le Rationalisme éclectique doit remplir, pour être en état de tenir ses promesses, c'est-à-dire pour *exercer le ministère spirituel* comme l'Église, et même sous une forme supérieure. Cette condition, c'est de pouvoir apprécier tous les systèmes et dégager la vérité des erreurs qui l'enveloppent.

Oublions les difficultés que nous venons de voir surgir, à l'entrée de la route où s'égare la Philosophie universitaire. Supposons que tous les éléments essentiels du symbole rationaliste ont achevé de se produire, et qu'il n'y a plus qu'à les rassembler dans une large synthèse. Accordons en outre que M. Cousin et ses disciples connaissent assez l'objet et le cadre de leur science, pour travailler avec suc-

cès à son organisation. Après toutes ces concessions, pourront-ils arriver sans peine au but de leurs efforts? Pourront-ils fonder aisément ce vaste système de conciliation qui doit, suivant eux, remplacer le *vieux dogme* catholique? Non, certes; car ils auront encore à vaincre une dernière difficulté plus insurmontable que toutes les autres. Il faudra qu'ils discernent dans l'histoire tous les éléments de leur synthèse doctrinale, et qu'ils les séparent des erreurs, au milieu desquelles ils ont apparu. Il faudra qu'ils sachent distinguer ce qui est immortel et nécessaire, de ce qui est périssable et sans valeur. Or, pour faire cette distinction, il ne suffit pas d'un œil sûr, d'un regard exercé, il faut une lumière, il faut une règle. Où le Rationalisme éclec-tique prendra-t-il ce flambeau dont il a besoin?

Il suppose que les forces naturelles de la raison suffisent pour critiquer les systèmes, où la vérité philosophique est recélée. Or c'est là une hypothèse non-seulement gratuite, mais tout-à-fait erronée. Pour que notre raison se développe régulièrement dans la sphère des sciences métaphysiques et morales, il faut avant tout qu'elle soit fécondée et vivifiée par un enseignement supérieur; pour qu'elle monte, sans s'égarer, dans les hautes régions de la vérité religieuse, il faut qu'une lumière d'en haut vienne éclairer et diriger son vol. Or cet enseignement initiateur, cette lumière surnaturelle, le Rationalisme éclec-tique ne veut pas les recevoir. Voilà

pourquoi il tâtonne en vain au milieu des ténèbres, ne sachant bien ni ce qu'il doit chercher, ni où, ni comment il doit le chercher.

Il espère trouver dans l'histoire de la Philosophie les données dont il a besoin. Mais, s'il est une tâche qui exige des connaissances préalables, c'est bien assurément la critique et l'appréciation des systèmes philosophiques. Malheur à qui s'engage dans ces catacombes, sans un flambeau et sans un fil conducteur; il sera bientôt perdu dans leurs détours obscurs. Tous les représentants les plus distingués du Rationalisme éclec-tique l'ont avoué d'une manière très expresse. Il me suffira de citer Hegel, M. Cousin et Jouffroy.

Hegel confesse que l'histoire de la Philosophie présente au premier abord un spectacle désespérant. A la vérité, il prétend que cette histoire renferme, sous les apparences de la confusion, un ordre logique admirable. Loin de ressembler à une succession de rêves, elle doit être considérée, suivant lui, comme une révélation progressive de l'*Idee* absolue, ou de la raison infinie. Mais, tout en posant à priori ces *postulats* du Rationalisme éclec-tique, Hegel convient que l'on ne reconnaîtrait pas l'*Idee* dont tous les systèmes nous manifestent les formes internes et les faces diverses, si l'on n'était pas déjà en possession de cette *Idee*. La montrer, puis expliquer par elle les faits, voilà l'office de l'historien; or, pour la montrer, il est nécessaire



de l'avoir découverte par une intuition puissante. Quand on ne la connaît pas *à priori*, on a beau observer, on ne trouve partout qu'un amas confus d'opinions inconciliables (1).

M. Cousin a été obligé de faire des aveux semblables. — « La Philosophie, dit-il, compte déjà bien des siècles, et les génies qui ne sont plus nous ont légué mille vérités; mais ces vérités sont enfouies dans des systèmes, où elles sont liées à de spacieuses erreurs. Il faut donc savoir discerner ces vérités des erreurs qui les entourent; il faut savoir reconnaître que ces vérités sont des vérités, et non pas des erreurs; et on ne peut le faire, si on n'a pas une mesure d'appréciation, un principe de critique, si on ne sait pas ce qui est vrai, ce qui est faux en soi. Et on ne peut le savoir qu'autant qu'on a fait soi-même une étude suffisante des problèmes philosophiques de la nature humaine, de ses facultés et de leurs lois (2). »

Mais M. Cousin ne signale pas ici les plus grandes difficultés de la tâche que doit remplir le Rationalisme éclectique. En effet, il réduit la Philosophie à l'étude de la nature humaine, de ses facultés et de leurs lois, c'est-à-dire à la Psychologie (3). Or, si

(1) *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie, ou Leçons sur l'histoire de la Philosophie*, T. I, p. 28, 29, 42, 53, etc.

(2) *Fragments philosophiques*, T. II, pag. 38, 39.

(3) Jouffroy a demandé ouvertement que la Philosophie s'enfermât dans l'étude des phénomènes de l'esprit humain, et qu'elle

utile que puisse être la Psychologie, elle ne satisfera jamais tous les besoins religieux et moraux de l'humanité. Quand nous saurons, de la science la plus certaine, en quoi la sensibilité diffère de l'entendement, l'entendement de la volonté, etc., cela ne donnera à notre âme ni la lumière, ni la force qui lui sont nécessaires pour connaître et accomplir dignement sa destinée. Si le Rationalisme éclectique prétend suffire à la direction spirituelle de notre vie, il doit donc nous présenter un ensemble complet de doctrines certaines sur les grandes questions de la Métaphysique et de la Morale. Et par quelle méthode arrivera-t-il à ce système général? Sera-ce par la méthode éclectique? Mais l'emploi de cette méthode ne sera possible qu'après la découverte et la démonstration de ce système. En effet, suivant l'expression de M. Cousin, « l'Éclectisme suppose un système qui lui serve de point de départ et de principe pour s'orienter dans l'histoire (1)... » « L'Éclectisme c'est l'application d'un système (2). »

renvoyait à un avenir indéfini l'examen de toutes les questions qui ne peuvent se résoudre par l'observation immédiate. (V. sa préface des *Esquisses de Philosophie morale* de DUGALD STEWART).

(1) *Fragments philosophiques*, T. I, p. 40.

(2) *Ibidem*, p. 41. — En effet, ajoute M. Cousin, pour recueillir et réunir les vérités éparses dans les différents systèmes, il faut d'abord les séparer des erreurs auxquelles elles sont mêlées; or, pour cela, il faut savoir les discerner et les reconnaître. Mais pour reconnaître que telle opinion est vraie ou fausse,

Mais, s'il en est ainsi, il y aura autant d'Éclectismes que de systèmes différents sur chacune des sciences philosophiques. Or entre tous ces Éclectismes, il ne saurait y en avoir qu'un seul de vrai. Quel sera-t-il ? Voilà la grande question. — Est-ce encore par l'Éclectisme qu'on la résoudra ?

Ceci me rappelle un mot célèbre de Rousseau : *il eût fallu la parole pour inventer la parole*. Ne faudrait-il point de même avoir achevé la Philosophie, pour être en état de la faire par la méthode éclectique ?

Ce n'est pas tout. Quand et comment le Rationalisme découvrira-t-il ce système universel, qui serait nécessaire pour éclairer l'histoire de la Philosophie ? Bien des philosophes ont promis de publier cet Évangile transcendantal ; mais, jusqu'à ce jour, ils n'ont donné au monde que des prospectus, ou tout au plus des préfaces ; quant au livre lui-même, on nous laisse entrevoir que nous l'attendrons encore longtemps. N'avons-nous pas entendu M. Cousin s'écrier avec tristesse : « *Les systèmes nous surpassent, ou, si l'humanité y peut atteindre, ce sera la conquête du temps et de longues générations ?* » — A la vérité, depuis le temps où l'illustre professeur prononça ces paroles, il a cru trouver dans la philosophie hégélienne l'explication de toutes choses ; mais il a renié ensuite le principe fondamental de

il faut savoir soi-même où est l'erreur et où est la vérité ; il faut donc être, ou se croire déjà en possession de la vérité ; et il faut avoir un système, pour juger tous les systèmes. » (*Ibid.*, p. 42.)

cette philosophie ; et cela, sans reconstruire à neuf l'édifice, dont il enlevait la pierre angulaire. En dernière analyse, la portion ferme et solide de son symbole se réduit, maintenant comme en 1816, à une théorie spéciale sur une seule question d'Idéologie. Du reste, on aura beau feuilleter tous ses livres, on n'y trouvera nulle part une solution précise et complète du grand problème de la destinée humaine. Comment donc ses disciples pourront-ils apprécier les opinions sans nombre accumulées de siècle en siècle sur ce point central des sciences philosophiques ? Pour juger tous ces systèmes, il leur faudrait un système revêtu d'une autorité supérieure et absolue ; or ils n'en ont point.

Je le démontrerai plus tard d'une manière approfondie ; mais je puis le démontrer dès maintenant par des aveux tout-à-fait explicites de Jouffroy. Voici en effet de quelle manière le plus habile disciple de M. Cousin prouva sa thèse en 1828. Depuis cette époque la situation du Rationalisme éclectique n'a pas changé ; ses représentants ont organisé leur monopole avec le plus grand succès ; mais ils n'ont pas même fait une tentative sérieuse, pour définir les dogmes nouveaux qu'ils veulent substituer aux vieux dogmes catholiques. La confession d'impuissance que nous allons lire n'a donc rien perdu de son intérêt : — « La critique, disait Jouffroy, présuppose la connaissance de la vérité. La critique des opinions philosophiques est donc impossi-



« ble. On peut donc exposer les opinions philosophiques,  
« mais on ne saurait les apprécier. En effet, Mes-  
« sieurs, avec quoi, et au nom de quelle règle,  
« l'historien de la Philosophie pourrait-il les ap-  
« précier? Ce ne serait point au nom de la vérité, puis-  
« qu'elle n'est point connue. Ce ne pourrait donc être  
« qu'au nom d'une des opinions qui ont la préten-  
« tion de l'exprimer. Mais qu'arriverait-il, s'il pre-  
« nait pour base de ses jugements l'une de ces opi-  
« nions? Qu'il se verrait forcé de déclarer vrai au  
« nom de cette opinion, ce qu'il aurait été forcé de  
« déclarer faux, s'il en avait adopté une autre. La  
« critique dépendrait donc entièrement de la pré-  
« férence qu'il aurait accordée à telle opinion sur  
« toutes les autres. Mais quel titre pourrait avoir  
« cette opinion à cette préférence? Aucun, puisque  
« la vérité n'étant point connue, la valeur de ces opi-  
« nions ne peut être appréciée. Sa critique, reposant  
« sur une base incertaine, serait donc incertaine  
« comme elle; elle n'aurait aucune autorité....  
« Tant que la Philosophie n'est pas faite, les his-  
« toires de la Philosophie ne peuvent être que des  
« systèmes.... l'histoire de la Philosophie suppose  
« la Philosophie faite. Entreprendre l'une avant  
« l'autre, c'est vouloir la fin avant le moyen. C'est  
« un cercle vicieux manifeste (1). »

(1) Leçon prononcée à l'ouverture du Cours d'histoire de la Philosophie ancienne, à la Faculté des Lettres en 1828, Nouveaux Mélanges philosophiques, pag. 359, 361.

Dans ce passage, Jouffroy suppose à tort qu'il n'y a point de Philosophie hors de la Philosophie rationaliste, ou que les écoles orthodoxes sont condamnées à l'impuissance et à l'anarchie comme les écoles hétérodoxes. Pour reconnaître l'inexactitude et l'injustice de cette supposition, il suffit d'observer les faits avec impartialité. Aux yeux de quiconque admet l'enseignement traditionnel du Christianisme, la Philosophie est fixée, comme le dogme religieux, relativement à toutes les questions qui intéressent la destinée humaine (1). Et,

(1) « Il y a, dit Jouffroy, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'Église; lisez ce petit livre. qui est le Catéchisme, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici bas et ce qu'il deviendra après sa mort; il vous fera une réponse sublime. qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin, pour quoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira; il le sait. Origine du monde. origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore de rien; et quand il sera grand, il n'hésitera pas

quand un penseur orthodoxe entreprend la critique des systèmes, il n'a pas seulement pour criterium des décisions d'une autorité évidemment digne de foi ; il trouve aussi d'importantes ressources dans les théories et dans les démonstrations rationnelles inspirées aux penseurs les plus illustres, soit par les données intelligibles du symbole révélé, soit par l'observation et la réflexion. Rassemblant en un même foyer toutes les lumières extérieures et intérieures, naturelles et surnaturelles, qui peuvent éclairer sa route, le philosophe chrétien est donc capable de parcourir le dédale ténébreux des systèmes et de leur histoire ; il possède les conditions indispensables de la critique philosophique. Sans doute la lumière de la révélation ne descend pas dans tous les abîmes, où la curiosité du philosophe aime à s'enfoncer ; mais elle illumine les points culminants, vers lesquels la pensée doit remonter sans cesse. Guidés par les rayons de l'astre divin, le psychologue, le métaphysicien et le moraliste peuvent s'orienter au milieu des ténèbres qui les enveloppent si souvent ; et, quand

- davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur
- le droit de gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec
- clarté et comme de soi-même du Christianisme. Voilà ce que
- j'appelle une grande religion ; je la reconnais à ce signe
- qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui inté-
- ressent l'humanité. — *Mélanges philosophiques*, pag. 424,
- 425, de la 2<sup>e</sup> édition.

ils s'égarent, ils savent du moins où est le port qui préservera du naufrage leurs biens les plus précieux.

Il en va tout autrement pour le philosophe rationaliste, qui repousse l'évidence extrinsèque de l'autorité, et ne veut d'autre lumière que l'évidence personnelle et intrinsèque. S'il échappe au scepticisme, ce n'est que par inconséquence. En effet, lorsque, pesant dans sa balance les preuves de la vérité catholique, il les a déclarées trop légères, quel poids peuvent avoir pour lui les minces arguments des faiseurs de systèmes ? Aucun assurément. Forcé par la logique de les rejeter tous les uns après les autres, il arrive donc, en définitive, à se trouver seul et nu dans le vide ténébreux du doute. Telle est évidemment la situation désespérée de l'école éclectique. Chassée par le scepticisme de toutes les hauteurs où elle eût voulu s'établir, elle a été contrainte de s'enterrer dans la Psychologie expérimentale et dans l'Archéologie philosophique. A la vérité, elle fait des efforts pour sortir de cette fosse obscure, où Jouffroy est convenu que son âme étouffait (1) ; mais tous ces efforts sont

- (1) « M. de la Romiguière avait recueilli, comme un héritage,
- la philosophie du xviii<sup>e</sup> siècle rétrécie en un problème, et ne
- l'avait pas étendue. Le vigoureux esprit de M. Royer-Collard
- reconnaissant ce problème, s'y était enfoncé de tout son
- poids, et n'avait pas eu le temps d'en sortir. M. Cousin,
- tombé au milieu de la mêlée, se battit d'abord, sauf à cher-



frappés d'impuissance, et il en sera ainsi, tant qu'elle refusera de s'appuyer sur les bras de Jésus-Christ et de son Église.

Pour oublier et pour faire oublier sa détresse, le Rationalisme célèbre par des hymnes enthousiastes la toute-puissance de la Philosophie et ses créations futures. « La Raison humaine, répète-t-il sans cesse « avec des formules plus ou moins sonores, — la « Raison humaine est un Révéléateur infaillible ; en « elle et par elle se manifeste l'Esprit divin ; or la « Philosophie, c'est la Raison élevée à sa plus haute « puissance. » — Pour réfuter ces paradoxes hautains, il suffit de poser ces simples questions : Où est l'organe de cette révélation philosophique, que l'on veut substituer à la révélation chrétienne ? Où est son Christ ? Où est son Pape ? Où sont ses conciles ? Où est son catéchisme ? Qu'on nous montre au moins sa Bible ! Notre Bible, à nous, forme un seul corps, dont toutes les parties sont rassemblées et harmonieuses ; mais la Bible philosophique du genre humain est un livre qui n'est pas fait encore, dont les pages sont dispersées çà et là, les unes entières, les autres à demi effacées par le temps,

• cher la solution plus tard. *Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, récemment exilée du Christianisme, étouffait ; et cependant l'autorité des maîtres et la ferveur des disciples m'imposaient, et je n'osais montrer ni ma surprise, ni mon désappointement.* — *Nouveaux Mélanges philosophiques*, pag. 120, 121.

d'autres à jamais anéanties. En un mot, la Philosophie rationaliste est une Église sans hiérarchie, sans tradition et sans Bible. — Et c'est dans de pareilles conditions, qu'elle prétend exercer le ministère spirituel, comme le Catholicisme, et mieux que lui !

On sait à quelle anarchie religieuse le Protestantisme est arrivé. Eh bien ! le Rationalisme éclectique aboutit nécessairement à une anarchie intellectuelle et morale, bien plus profonde et plus funeste encore. Quelle a été la cause principale des erreurs et des variations du Protestantisme ? C'est qu'il a substitué un livre muet à la parole vivante de l'Église, et qu'il a voulu faire de ce livre l'organe unique de la vérité religieuse. Tout ce que la Bible contient est vrai, pur, saint et divin ; mais enfin ce n'est pas là un maître vivant, qui puisse expliquer, traduire et commenter les vérités qu'il enseigne. On a donc attribué à ce texte divin mille erreurs, mille extravagances, sans que ses muettes protestations frappassent l'oreille de ceux qui l'outraageaient ainsi. Or, en supposant que l'histoire de la Philosophie fût la vraie Bible des esprits supérieurs, en supposant même que toutes ses pages fussent inspirées et infaillibles, le Rationalisme éclectique et humanitaire n'en serait pas moins arrêté par des difficultés plus insurmontables encore que celles dont le Protestantisme n'a pu triompher. Car enfin la vérité serait tout au plus dans l'assemblage des

systèmes philosophiques, comme dans une bibliothèque. Mais il s'en faut bien que là tout soit vrai et infaillible, comme dans nos livres saints. Au contraire, le bien et le mal, le vrai et le faux y sont entassés pêle-mêle, sans autre classement que l'ordre chronologique. Qu'on ne dise donc pas que l'histoire de la Philosophie nous met en rapport avec la vérité philosophique ! L'histoire de la Philosophie nous met seulement en relation avec les philosophes et avec leurs systèmes, c'est-à-dire qu'elle nous jette au milieu d'un chaos, où se confondent la vérité et l'erreur. Et c'est à notre pauvre raison individuelle qu'on impose la tâche de débrouiller ce chaos ! C'est à sa faiblesse qu'on demande un *flat* tout puissant, pour substituer l'ordre au désordre et la lumière aux ténèbres ! Hélas ! qui pourra se flatter de connaître à fond, je ne dis pas toute l'histoire de la Philosophie, mais seulement les doctrines les plus importantes de nos philosophes français contemporains ? Comment voir clair dans les ténèbres de leur pensée, qui sont probablement impénétrables pour eux-mêmes ? Il y a douze ans que j'étudie M. Cousin, et j'ai lu très attentivement tout ce qu'il a *publié* depuis trente ans. Eh bien ! je confesse avec humilité que je serais incapable de dire ce qu'il a *pensé* depuis 1815 jusqu'en 1845, et ce qu'il *pense* aujourd'hui sur les points fondamentaux de la Religion naturelle. Il y a plus : j'ose douter qu'il le sache bien lui-même ; et, en disant cela,

je ne crois pas calomnier sa belle intelligence (1).

S'il est souvent impossible de déterminer avec certitude la vraie pensée de certains philosophes, dont les nombreux ouvrages nous sont parfaitement connus, que sera-ce donc d'*apprécier* cette multitude innombrable de systèmes psychologiques, métaphysiques et moraux, que nous présente l'histoire de la Philosophie ? — Vouloir que nous cherchions par cette voie les vérités dont nous avons besoin pour nous diriger et nous soutenir dans la vie, c'est nous condamner à un scepticisme irrémédiable.

Oui : le scepticisme, avec la léthargie de l'indifférence, ou avec les angoisses du désespoir, voilà le résultat du *ministère spirituel* exercé par les professeurs de Rationalisme ecclésiastique (2).

(1) On demandait, il y a quelques années, à un des Naturalistes les plus célèbres de notre époque ce qu'il pensait de la *cause suprême* : « Ah ! mon cher ami, dit-il en secouant la tête, je n'en sais rien... c'est bien mystérieux ! » — On insista pour avoir une réponse plus précise ; durant assez longtemps, on ne put obtenir que ces paroles mélancoliques : « C'est bien mystérieux !... » Enfin, toujours pressé, le savant s'écria avec un geste qui trahissait sa profonde incertitude : « Je crois que je suis panthéiste... » Au fond, il ne savait pas ce qu'il était ; et, s'il se disait panthéiste, c'est que le panthéisme lui semblait à la mode. On je me trompe fort, ou M. Cousin a ressemblé souvent à ce naturaliste philosophe.

(2) Je donnerai dans la suite une démonstration plus complète de ce fait déplorable.